

Une défense de la philosophie marxiste

Introduction

Georg Lukács n'est pas seulement un classique du marxisme, il est aussi une figure incontournable de la philosophie sociale, de l'esthétique et de la théorie de la littérature au xx^e siècle. Ses textes ont été lus par des générations entières de philosophes jusqu'à devenir l'incarnation d'une certaine façon de penser l'histoire (qu'elle vaille comme modèle ou comme repoussoir). Lukács a imposé durablement l'usage de différentes catégories dans la pensée sociale critique, à tel point que celles-ci demeurent omniprésentes dans les tentatives de décrire les effets destructeurs que le capitalisme produit sur la vie des individus et d'innover la culture militante contestataire de la deuxième moitié du xx^e siècle. On lui doit l'introduction

dans la langue philosophique du concept de « réification », mais il a aussi profondément influencé les débats sur la révolution, la conscience de classe et les sources intellectuelles du fascisme, de même que sur la modernité, le roman ou le réalisme. Son œuvre est représentative de l'ambition totalisante d'un marxisme qui montre sa capacité à s'approprier tous les domaines de la pensée pour en exhiber les présupposés et révolutionner leurs méthodes, par une prise en compte de l'histoire et de la matérialité de toute activité intellectuelle.

Sa réception est néanmoins très contradictoire. D'un côté, le nom de Lukács a été étroitement associé à son ouvrage de 1923, *Histoire et conscience de classe*, qu'il a pourtant désavoué pour des raisons à la fois théoriques et politiques (il serait idéaliste, gauchiste et messianique). De l'autre, la majorité des œuvres qu'il a produites à partir des années 1930, qui incarnent à ses yeux le projet théorique marxiste qu'il a ardemment défendu jusqu'à sa mort en 1971, ont été plus souvent critiquées que lues en détail et prises au sérieux. Cette partition est d'abord chronologique : tout ce qui vient après *Histoire et conscience de classe*, plus précisément à partir du début des années 1930, est laissé dans l'ombre. Mais elle a aussi une signification politique, puisqu'elle coïncide avec le départ de Lukács vers des territoires officiellement socialistes (l'Union

soviétique à partir de 1933, puis la Hongrie après la Seconde Guerre mondiale) et, de ce fait, avec ce qui a été interprété de façon erronée comme une adhésion sans retour ni regret au stalinisme. Si la distinction classique entre un jeune Marx et un Marx de la maturité bénéficie souvent au second, on oppose plutôt un jeune Lukács dont l'œuvre serait restée inspirante à un vieux Lukács dont l'intérêt serait moindre.

C'est particulièrement le cas en France, où les textes du « jeune Lukács » ont fait l'objet d'une intense réception au cours du xx^e siècle. Dès la fin des années 1930, le texte allemand d'*Histoire et conscience de classe* « passe de main en main » (d'après l'expression de Maurice Merleau-Ponty) dans le milieu des intellectuels de gauche et communistes. La publication d'une traduction non autorisée de l'ouvrage aux Éditions de Minuit en 1960 amplifie cette réception, qui reste forte jusqu'aux années 1990, notamment grâce aux renvois qu'y fait Merleau-Ponty, mais aussi et surtout grâce à l'effort de Lucien Goldmann pour attirer l'attention sur les thèses que Lukács déploie dans sa *Théorie du roman* – un petit ouvrage d'esthétique que Lukács publie durant la Première Guerre mondiale, avant son adhésion au marxisme, et qui va à son tour faire l'objet d'une certaine diffusion dans le champ de la théorie littéraire. Ses travaux suivants, en histoire de la philosophie, en théorie de

la littérature, en théorie de l'esthétique et en ontologie, sont, dans le meilleur des cas, méconnus et, dans le pire des cas, déconsidérés : passé en Union soviétique, Lukács aurait purement et simplement renoncé à exercer son jugement et aurait gâché son brio intellectuel en mettant docilement sa plume au service du stalinisme et de ses autorités. Il fournirait à partir de son exil soviétique l'incarnation tragique d'une abdication intellectuelle devant le stalinisme voire d'un « pacte avec le Diable » stalinien.

Ce découpage biographique masque une position très inconfortable de Lukács dans l'espace théorique et politique est-européen, puisque, de la parution d'*Histoire et conscience de classe* à sa mort – l'exil soviétique n'ayant rien changé en cela –, Lukács fait l'objet de constantes suspicions et de campagnes polémiques à son encontre qui iront jusqu'à l'emprisonnement. Ainsi s'est-il trouvé pris en étau entre des critiques venant d'Europe de l'Ouest, visant le caractère trop orthodoxe et dogmatique de son marxisme, et des attaques tout aussi acerbes venant de l'Est, pour les libertés intellectuelles qu'il prend avec les thèses ou formulations les plus officielles du marxisme-léninisme. Trop marxiste pour certains, pas assez pour d'autres ; ou encore, suivant les points de vue, trop stalinien pour rester marxiste ou pas assez stalinien pour l'être authentiquement. On saisira bien mieux la singularité de

Lukács en le pensant, avec Sonia Combe, sur le modèle d'un « dissident fidèle à la ligne », et avec Nicolas Tertulian, à la façon d'un « exilé de l'intérieur » : comme un communiste convaincu, qui se montre critique de l'intérieur et investit constamment les formules officielles pour y injecter son propre contenu ou bien en déplacer la signification, mais qui, pour l'extérieur, ne veut pas laisser de prise directe à un rejet pur et simple du communisme au nom des critiques qu'il adresse quant à lui au stalinisme.

Si le marxisme se compose à la fois des textes de Marx et de leurs usages et interprétations, que ceux-ci soient individuels ou institutionnels, il faut donc bien comprendre que Lukács entretient un rapport à la fois indéfectible et complexe au marxisme. Dès *Histoire et conscience de classe*, il adopte la posture de l'exégète et affirme vouloir mettre en lumière les présupposés et grandes thèses philosophiques implicites de Marx, ce qui explique sa prétention à l'orthodoxie même lorsqu'il élabore une théorie originale. Sa lecture peut sembler décontextualisée et éloignée des enjeux politiques à différents égards : par la forte continuité de certaines thèses qui innervent sa pensée d'*Histoire et conscience de classe* jusqu'à son *Ontologie de l'être social* des années 1960 ; par sa méthode de lecture et d'analyse de Marx, qui fait souvent abstraction des interprétations proches ou concurrentes ;

et enfin par le caractère très surplombant et parfois technique de sa pensée philosophique. Pourtant, les thèses et formules qu'adopte son travail exégétique sont directement choisies en rapport avec un certain discours marxiste contemporain de Lukács – soit en résonance, soit en décalage, mais jamais au hasard.

Au-delà même du marxisme, c'est avec l'activité politique tout entière que Lukács a un rapport ambivalent, ce qui lui a valu aussi bien des louanges que des condamnations sans appel. Après s'être investi directement dans la vie politique hongroise et dans celle de la Troisième Internationale, après avoir (dans *Histoire et conscience de classe*) défendu le caractère vital d'une union de la théorie et de la pratique pour faire avancer la révolution et théorisé lui-même la façon dont le marxisme était susceptible de s'emparer des masses pour les rendre activement révolutionnaires, Lukács s'est progressivement éloigné de la politique, tout au moins sous la forme d'une activité militante de premier plan. Cette prise de distance a commencé, dès la fin des années 1920, par le renoncement (sous la contrainte) à exercer des responsabilités politiques majeures ou à intervenir explicitement dans les débats organisationnels et stratégiques, mais aussi par son choix d'objets de réflexion en apparence dénués d'enjeux politiques immédiats – l'histoire de la philosophie et la théorie

littéraire. C'est cette trajectoire qui a conduit Perry Anderson à faire de Lukács une figure tutélaire du « marxisme occidental » (expression reprise à Merleau-Ponty) : un marxisme ouvert, critique, qui fuit le terrain politique pour se tourner vers la réflexion esthétique et qui se présente comme une alternative au stalinisme et au dogmatisme.

Si cet éloignement à l'égard de la politique – tout au moins la politique professionnelle – ne sera jamais tout à fait démenti (au-delà de courts épisodes comme celui de l'insurrection de Budapest de 1956), Lukács n'en reste pas moins obnubilé jusqu'à la fin de sa vie par les enjeux politiques de la pensée, même la plus apparemment abstraite, philosophique ou technique.

PARCOURS BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Né en 1885 à Budapest dans une famille juive de la grande bourgeoisie hongroise (son père étant directeur de banque), Georg Lukács étudie dans sa ville natale puis principalement en Allemagne (à Berlin et Heidelberg), ce qui explique que l'essentiel de son œuvre théorique (indépendamment de sa correspondance et d'un grand nombre d'articles de circonstance) soit rédigé en allemand. D'abord attiré par la critique et la théorie littéraires, il se tourne vers la philosophie après sa rencontre avec

Georg Simmel et Max Weber, dont l'influence le marque profondément. L'entrée en guerre de l'Allemagne, qui signe la défaite de la Deuxième Internationale et affecte fortement Lukács, puis la révolution russe de 1917, qui l'enthousiasme, l'amènent à se tourner vers le marxisme, jusqu'à son adhésion, en décembre 1918, au Parti communiste hongrois tout juste créé.

En mars 1919, alors que la Troisième Internationale vient de naître, débute la Révolution hongroise, qui met en crise la coalition entre les radicaux et les social-démocrates alors au pouvoir et qui débouche sur une République des conseils de Hongrie longue de 133 jours, durant laquelle Lukács occupe une place de premier plan en tant que chargé des affaires culturelles. La chute du gouvernement révolutionnaire devant les troupes franco-roumaines oblige Lukács à partir pour Vienne. S'ouvre alors une très longue période d'exil qui débute en Autriche, où Lukács participe aux débats et luttes de fractions internes au mouvement communiste hongrois entré dans la clandestinité. Il intervient au sein de la Troisième Internationale, où il rencontre Lénine lors d'un premier voyage en Russie à l'été 1921, pour le troisième congrès de l'Internationale. Lukács rédige alors régulièrement des articles pour la revue *Kommunismus*, dont certains seront édités dans *Histoire et conscience de classe*. À peine publié, l'ouvrage suscite une large

campagne critique venant d'organes et d'intellectuels soviétiques et allemands qui le jugent révisionniste et idéaliste. Lukács signe sa dernière contribution explicitement politique à l'occasion de ses « Thèses Blum » de 1928, préparées en vue du deuxième congrès du Parti communiste hongrois. Il y développe une analyse de la situation hongroise et de la montée du fascisme, et prône une politique de front uni fondée sur une alliance entre la paysannerie et le prolétariat. Critiqué par une fraction concurrente au sein du PC hongrois mais aussi par la Troisième Internationale elle-même, Lukács est poussé à produire une autocritique en 1929. Artificielle, cette autocritique acte néanmoins un renoncement authentique à l'exercice direct de responsabilités politiques – Lukács écrira à la fin de sa vie : « Il m'a fallu avoir écrit les *Thèses Blum* pour m'apercevoir que je n'étais pas un homme politique. »

Un second séjour en URSS en 1930-1931, et plus précisément son travail à l'Institut Marx-Engels, lui fait découvrir les écrits philosophiques du jeune Marx, à commencer par les *Manuscrits de 1844*, publiés pour la première fois par David Riazanov. Puis, après deux années passées en Allemagne, l'arrivée des nazis au pouvoir en 1933 le conduit à s'installer véritablement en Union soviétique. Fortement investi dans l'activité et l'organisation interne des écrivains communistes, il épouse officiellement la cause du réalisme

socialiste et la lutte idéologique contre le fascisme. Il fait alors l'objet d'attaques constantes ; en 1941 il est même arrêté car suspecté d'être un agent trotskiste avant d'être finalement relâché. Son travail philosophique, jusqu'à la fin des années 1940, passe essentiellement par ses nombreux textes sur la littérature (*Problèmes du réalisme*, textes consacrés à Balzac, etc.) et par son travail d'histoire de la philosophie (*La destruction de la raison*, *Le jeune Hegel*, *Existentialisme ou marxisme ?*).

De retour après la guerre dans une Hongrie républicaine puis soviétisée à partir de 1948-1949, Lukács bénéficie d'abord d'une relative liberté et multiplie les voyages à l'étranger ainsi que les discussions avec les intellectuels de l'Ouest. Mais les tensions sont croissantes en ce début de guerre froide, comme l'attestent des échanges tendus avec Jean-Paul Sartre lors d'un passage à Paris en 1949. Lukács se voit aussi durement ciblé en 1949-1950, en Hongrie, pour le caractère jugé révisionniste de ses textes sur la littérature. La mort de Staline en 1953, puis surtout le xx^e congrès du PCUS et la circulation du rapport Khrouchtchev, qui inaugure une critique du stalinisme principalement sous l'angle du culte de la personnalité, entraînent des répercussions immédiates en Hongrie, en nourrissant la revendication d'un assouplissement des méthodes de gouvernement.

Alors occupé par la rédaction d'une ample *Esthétique*, Lukács participe au cercle Petöfi qui rassemble, à Budapest, intellectuels, artistes et étudiants critiques à l'égard du gouvernement hongrois stalinien. Impliqué dans l'insurrection d'octobre 1956, lourdement réprimée par les troupes du pacte de Varsovie, Lukács est déporté en Roumanie pour avoir participé au gouvernement insurrectionnel de Budapest, avant d'être là encore finalement relâché. Il n'en sera pas moins exclu du Parti communiste hongrois, qu'il ne sera autorisé à réintégrer que dix ans plus tard après plusieurs tentatives.

Sous la conduite de János Kádár, une période de réformes et de libéralisation commence alors en Hongrie au début des années 1960. Plongé dans la rédaction de son *Ontologie*, Lukács est entouré par les membres de l'école de Budapest, un cercle de réflexion composé d'anciens étudiants ou de proches (Ágnes Heller, Ferenc Fehér et Mihály Vajda), qui se veut le lieu d'élaboration collective d'un marxisme libéral nourri par les textes philosophiques du jeune Marx. La répression du printemps de Prague en 1968 amène Lukács à renforcer sa critique du stalinisme et de ses survivances, comme en témoigne le texte *Socialisme et démocratisation*, qui ne sera publié que de façon posthume. Lukács décède en 1971, sans avoir pu achever son œuvre, mais en gardant la conviction que l'expérience

profondément délétère du stalinisme ne dément pas l'attrait pratique de l'idée communiste et la force théorique de la pensée marxiste.

COMPOSITION DE L'OUVRAGE

En langue originale, il n'existe à ce jour aucune édition critique ou scientifique des œuvres de Lukács – l'édition la plus fiable, donnée par les éditions Luchterhand puis Aisthesis, étant incomplète et dénuée d'appareil critique. La situation des traductions françaises est pire encore, quoiqu'en voie de lente amélioration à la faveur d'un intérêt récent pour le « vieux Lukács » qui converge plus largement avec un renouvellement des études marxistes à la lumière des textes philosophiques du jeune Marx (et sous le prisme, en particulier, des théories de l'aliénation et de la réification). Ainsi, *l'Ontologie de l'être social* des années 1960 a fait l'objet d'une traduction partielle qui a accompagné une redécouverte de Lukács dans les années 2000, ouvrant de nouvelles investigations portant sur son œuvre tardive – on ne peut que souhaiter un même effet de dynamisme venant de la récente traduction complète de sa grande *Esthétique* des années 1950.

Aussi, pour tous les textes dont il existe une traduction, nous avons renvoyé aux traductions en question (ou à celle qui nous semble la meilleure en l'état), mais toutes

ont fait l'objet de modifications. Ces révisions, plus ou moins importantes suivant les extraits, visent à mettre en lumière certains aspects qui tendent à disparaître dans ces traductions mais nous intéressent ici directement, ou à donner une homogénéité relative aux différentes traductions réunies dans ce volume.

Nous avons fait le choix de structurer l'anthologie autour d'un parcours globalement chronologique pour donner une idée de l'évolution mais aussi de la continuité de la pensée lukácsienne, tout en offrant un aperçu de ses principaux champs d'investigation – philosophie, histoire de la philosophie, théorie politique, théorie littéraire, esthétique. La sélection ne se réduit donc pas à l'œuvre qui a monopolisé la réception française de Lukács (*Histoire et conscience de classe*) ni aux travaux qui l'ont lui-même occupé à partir des années 1950 (*Esthétique, Ontologie de l'être social*). En réinscrivant ces massifs dans une évolution intellectuelle à la fois variée dans ses produits et cohérente dans ses grands questionnements, nous voulons défendre l'intérêt théorique et politique de textes généralement dévalués par la critique, peu ou plus lus de nos jours, mais qui montrent comment la pensée de Lukács s'élabore et navigue constamment entre les questions théoriques les plus techniques et les questions politiques qui lui sont contemporaines.

Deux grands axes de réflexion s'entrecroisent au fil des différents extraits, en déployant chacun toutes les implications philosophiques du marxisme. D'une part, dans l'ensemble des champs théoriques qu'il investit, Lukács cherche à *penser le changement social et historique dans toutes ses dimensions*, en montrant que l'instabilité du réel n'empêche ni d'appréhender les grandes transformations sociales passées ou en cours, ni de faire l'expérience de la façon dont la réalité sociale peut se figer et s'ossifier en affectant négativement notre existence. D'autre part, il s'emploie continuellement à *penser l'articulation entre théorie et pratique*, aussi bien pour faire droit aux conditions matérielles qui déterminent toute activité intellectuelle que pour montrer l'effet matériel et social des idées et de leur circulation.